

BONI TANELLA (2006)

Les nègres n'iront jamais au paradis

Paris

Le Serpent à Plumes

207 pp.

ELENA CUASANTE FERNÁNDEZ

Tanella Boni est l'une des écrivaines les plus actives de l'Afrique noire. Depuis 1984 –date de publication de *Labyrinthe*, son premier recueil de poèmes–, cette Ivoirienne s'est exercée dans plusieurs genres littéraires : la poésie, la nouvelle, la littérature pour la jeunesse et le roman. Critique littéraire et d'art, elle a beaucoup travaillé pour faire sortir la culture et la littérature africaines du ghetto dans lequel certains critiques ont essayé de l'enfermer.

Son dernier roman, *Les nègres n'iront jamais au paradis* propose à coup sûr un titre impactant dont le sens dernier n'apparaîtra au lecteur qu'au milieu du roman, alors que sa lecture est déjà très avancée :

Depuis ce jour, j'ai adopté son exclamation favorite : les Nègres n'iront jamais au paradis ! J'ai remplacé le N majuscule par une minuscule. [...] J'avais oublié de demander à mon ami ministre à quel type des nègres il faisait allusion. Cela m'amena à méditer sur mon propre sort. Car il y a Nègre et nègre. Les Nègres majestueux n'ont rien à envier aux qualités et aux tares des autres cultures. Puis les nègres tâcherons, répandus partout dans le monde, nés pour servir, collés à l'estomac des requins ou à la canne des chefs. (66-67)¹

Du point de vue thématique et narratologique, *Les nègres n'iront jamais au paradis* présente beaucoup de parallélismes avec les romans antérieurs de Tanella Boni. La quête menée par un personnage féminin était déjà le sujet de *Les baigneurs du lac rose* (1995) et de *Matins de couvre-feu* (2005)². Plus particulièrement, le dernier de ces deux romans se caractérisait aussi, comme *Les nègres n'iront jamais au paradis*, par

¹ Dans ce sens cfr. l'entretien réalisé par Wanda Nicot où Tanella Boni ratifie cette dichotomie : le terme Nègre écrit avec majuscule renvoie bien à une culture, à une race, tandis que celui écrit en minuscule désigne une condition qui n'a rien à voir avec la couleur de la peau (<http://aflit.arts.uwa.edu.au/AMINABoni_2006.html>).

² Prix de littérature Kourouma en 2005

l'énonciation à la première personne du singulier –première personne qui renvoie à un personnage féminin– et par l'anonymie presque totale des narratrices principales³. De telles coïncidences ont inévitablement poussé certains critiques à s'interroger sur la portée autobiographique des histoires, question difficile à établir. Si l'avertissement de *Matins de couvre-feu* ne résulte pas très éclaircissant à ce propos, le caractère "réel" du personnage féminin de *Les nègres n'iront jamais au paradis* –avec lequel Tanella Boni partage beaucoup de traits caractéristiques–, n'a pas été jusqu'à présent démenti par l'auteure⁴.

Divisé en six parties –prologue et épilogue y compris– *Les nègres n'iront jamais au paradis* raconte simultanément l'histoire d'Amédée-Jonas, un professeur français, et de Meliwa, l'une de ses anciennes élèves, deux personnages dont les vies et les voix s'alternent dans le récit pour offrir au lecteur un récit tissé "comme une toile d'araignée" (18).

Amédée-Jonas et Meliwa se partagent, à des proportions presque identiques, la responsabilité de la narration. Le premier à prendre la parole sera Amédée qui, après s'être avisé de la perte du cahier contenant ses mémoires, décide de rendre publique son histoire afin de se délivrer d'un passé malheureux. Cela dit, ce ne sera qu'à la troisième partie du roman que nous aurons accès –en même temps, il faut le dire, que la narratrice devenue transitoirement lectrice aussi–, aux événements racontés dans le cahier.

Dans le premier chapitre, "Comment rencontrer un homme qu'on ne connaît pas", l'énonciation est assumée par Meliwa. Sa rencontre dans l'aéroport de Ouagadougou avec un homme d'allure particulière –un blanc habillé avec un boubou africain–, assis par hasard, à l'intérieur de l'avion, dans le siège voisin au sien, constitue le véritable point de départ de cette histoire. Arrivés à Paris, Meliwa, qui avait déjà reconnu dans cet homme un de ses anciens professeurs, s'aperçoit que le cahier de son

3 Voici la présentation que la narratrice fait d'elle-même : "Moi qui raconte cette histoire, je suis une femme sans nom, c'est ma seule identité reconnue" (173). Un peu plus tard (page 179), dans un fragment maqué par l'irréalité du rêve, nous apprendrons que son nom peut bien être celui de Meliwa.

4 Il ne vas pas de même pour ce qui est du personnage masculin Amédée Jonas dont Tanella Boni a signalé : "C'est un personnage inventé qui a une histoire réelle et une existence de papier; voilà qui est Amédée" (<<http://aflit.arts.uwa.edu.au/AMINABoni.2006.html>>).

compagnon de voyage s'est glissé entre les sièges et décide de le garder afin de satisfaire sa curiosité sur le dénouement d'une histoire déjà esquissée par Amédée pendant le trajet.

Le deuxième chapitre, "Le négrier du pacifique ou les mémoires d'Amédée-Jonas", reproduit la totalité du cahier égaré. Ce sont les réflexions d'un éditeur qui, tourmenté par les fantômes de son passé – incarnés dans le récit par une armée symbolique d'acariens – se consacre à l'écriture comme à une thérapie :

Les acariens qui m'obsèdent sont ma conscience et j'ai tout intérêt à leur obéir. J'écris les premiers mots de mes mémoires sous leur contrôle, avec leur bénédiction. Car ma vie est un puzzle incompréhensible aux yeux des autres [...]. Mes mémoires [...] s'écrivent sous le sceau de la rupture, de la cassure en menus morceaux, de la descente aux enfers, de la renaissance. J'ai envie, ô lecteur, que tu sentes une ambiance, que tu vois mes chutes et mes remontées fulgurantes, mes joies éphémères et mes tourments. (58-59)

Attiré par l'Afrique depuis son enfance, Amédée-Jonas part dans les années 60 à Korhogo, en Côte d'Ivoire, où il devient un professeur respecté et aimé par ses élèves. Le viol de Sali – l'une des rares étudiantes de sa classe – et la postérieure nouvelle de sa grossesse, précipitent son retour en France et son entrée dans un ordre religieux. Il ne retournera en Afrique que quelques années plus tard, en prêtre cette fois. Pendant ce deuxième séjour en Afrique, il fera la rencontre de Laurence, une bonne sœur qui, après avoir succombé aux charmes d'Amédée, abandonnera la vie religieuse pour rentrer à Paris. Le destin réunit ces deux personnages dans la capitale française. Ils commenceront alors une relation amoureuse "contractuelle" et rentreront ensemble en Afrique. Devenu professeur universitaire, Amédée sera recruté par le Ministère dans la lutte pour le déblocage des fonds auprès des organismes internationaux. Fatigué de n'être que le nègre d'un ministre, il rentrera définitivement à Paris pour créer sa propre entreprise : la maison d'édition "La Perche du Lac", destinée à la publication des œuvres des esprits les plus démunis.

L'incrédulité de Meliwa, lectrice du cahier, marque le début du troisième chapitre de cette histoire : "Les vendeuses de secrets". Les constants allers-retours en Afrique de la jeune femme lui permettront

d'entreprendre une enquête presque policière pour vérifier les événements racontés par Amédée-Jonas dans ses mémoires. Cette enquête la mènera jusqu'à un petit marché africain, où elle fera la rencontre d'Iris, "la vendeuse de secrets" et de sa sœur Maryse. Le soir, assises autour d'une assiette de maquereau fumée, ces trois femmes se livreront à de longues conversations sur le parcours de cet européen en Afrique. Iris retracera pour Meliwa les bienfaits réalisés par Amédée, surnommé "Dieu" par les africains, ainsi que ses liaisons avec Lady Benz -Sali- et Lolo -Laurence. À son tour, Meliwa rapportera, ou plutôt vendra, à Iris quelques informations compilées pendant son enquête, notamment ses rencontres avec Wendyman -fille de Sali, née du viol d'Amédée- et Lady Benz. Grâce à la technique des récits enchâssés, nous apprenons d'abord comment, après avoir enduré la honte d'être élevée comme un fille sans père -"fille de l'absence"-, Wendyman gagne maintenant sa vie comme créatrice d'un magasin de mode. Ensuite Sali, devenue Lady Benz, racontera à Meliwa son parcours vital : mariée en tant que deuxième épouse d'un sous-préfet, cette situation privilégiée dans la hiérarchie sociale africaine lui a permis de connaître les secrets du monde des affaires. Après sept ans de vie conjugale, elle divorce de son mari pour devenir une femme indépendante. Ce ne sera qu'à la fin de son récit qu'elle fera allusion à sa relation avec Amédée-Jonas, avec lequel elle semble s'être réconciliée depuis très longtemps :

Il m'a volé la meilleure partie de ma jeunesse mais je le lui ai pardonné depuis longtemps. Chaque fois qu'il débarque par ici ou dans un pays voisins, il ne manque pas de passer me voir. Je me demande si le remords ne continue pas de le tirailler malgré tout. Mais ça, ce n'est pas mon problème. Moi je l'aime bien, au fond. (168)

Le dernier chapitre, "Aux frontières du paradis", fait le bilan. Comme on l'a constaté, le viol et l'abandon n'ont pas empêché Sali et Wendyman de se réaliser en tant que femmes. Quant au personnage d'Amédée, ce négre avec minuscule, aucune issue ne semble possible :

Pour l'heure, Amédée-Jonas règle des comptes avec lui-même, cherche la vraie vie à la croisée des continents. Nulle part il ne la tient dans ses bras comme une femme aimée. Nulle part il ne se retrouve [...]. Il s'est réfugié dans sa boutique où il savoure un bonheur éphémère parmi des livres inconnus. C'est un homme perdu. Et moi une femme errant dans

le désert, à la recherche de toutes ces paroles qui bâtissent des héros et embaument des victimes. Mais les héros peuvent avoir des points de faiblesse inattendus. Et les victimes reconstruire des sentiers perdus.
(175-176)

Iris et sa soeur Maryse enfin partent en Europe à la recherche d'un futur meilleur.

Les nègres n'iront jamais au paradis constitue un fresque d'histoires entrelacées où Tanella Boni mélange avec goût certains sujets classiques dans la littérature africaine –les abus commis par les Européens sur le continent noir, la colonisation, l'hybridation– avec d'autres très récents, comme le drame de l'immigration et des sans-papiers. En fait, l'épilogue nous rappelle un fait réel arrivé à Paris il n'y a pas très longtemps : l'incendie, dans le XIII^e arrondissement parisien, d'un immeuble habité uniquement par des négro-africains qui emportera, entre autres, Maryse, la soeur d'Iris.